

## IV

# ÉPOCHÈ HYPERBOLIQUE ET RÉDUCTION ARCHITECTONIQUE

par Pablo Posada Varela

### I. POSITION DU PROBLÈME : UNE QUESTION DE MÉTHODE

L'« *epochè* phénoménologique hyperbolique » aura été l'un des apports les plus originaux de Marc Richir. Souvent citées par ses commentateurs, les explications à son propos restent toutefois assez mystérieuses, voire décevantes ou, pour le moins, insuffisantes. À la décharge de tous ceux qui s'aventurent dans un commentaire ou un dialogue concernant la méthode richirienne, force est de concéder que Richir lui-même est loin d'être clair quant à l'explicitation de son geste méthodique. Ce geste est désigné par le couple « *epochè* hyperbolique » et « réduction architectonique ». Les parties de son œuvre consacrées à la méthode voient toutefois très vite toute explicitation se diluer à la faveur d'une mise en exécution : sa méthode est davantage opérée ou effectuée qu'elle n'est détaillée, explicitée, racontée. Il n'est donc pas facile de cerner ce que sont l'*epochè* phénoménologique hyperbolique (qui nous occupera en premier lieu) et la réduction architectonique (sur laquelle nous porterons ensuite notre attention).

Nous ne prétendons pas pallier sans reste ce manque – peut-être inévitable – de l'herméneutique richirienne. Nous nous dédouanons d'emblée de tout recours à une littéralité entendue au premier degré et qui nécessairement porterait à faux : il n'y a pas, au moins concernant ce sujet, un quelconque passage caché qui en fournirait la clef.

Comment s'y prendre sans pour autant se borner à répéter ce travers richirien<sup>1</sup> consistant à opérer ou à effectuer ce qu'il s'agirait pourtant d'explicitier ? Si les textes de Richir sur sa propre méthode se révèlent insatisfaisants quant à ce qui s'y trouve de façon explicite, ils s'avèrent extrêmement riches quant à ce qu'ils suggèrent et quant à ce qui est, chaque fois, mis en mouvement. Il nous semble donc que la seule chose à faire afin d'explicitier un tant soit peu cette méthode opérante est d'en oser une traduction, c'est-à-dire, de l'énoncer – mais sans en disséquer l'opérativité – dans une langue autre, quitte à en forcer certains traits (et à en oublier d'autres). C'est ce que nous tenterons de faire à l'aide de la méréologie ou « théorie des tous et des parties » mise en place par Husserl dans sa troisième *Recherche logique*.

À la difficile question de savoir « qu'est-ce que l'*epochè* phénoménologique hyperbolique ? », on répond souvent en évoquant une « mise en suspens de toute institution symbolique », une « suspension de toute forme d'intentionnalité » ou un « retour au pré-intentionnel<sup>2</sup> ». Hormis le fait que ces exigences n'ont rien d'original puisqu'ils sont peu ou prou partagés par tous les phénoménologues contemporains, il faut encore se demander *comment* y parvenir. Or, c'est par les conséquences de l'*epochè* hyperbolique (*grosso modo*, par les caractères de ce à quoi elle ouvre) que l'on a coutume de répondre à la question – ce qui ne saurait suffire.

Nous nous proposons d'aborder la question autrement, depuis le couple *epochè*-réduction ; et, plus concrètement, par ce qui fait le nœud de la théorie transcendantale de la méthode phénoménologique, énoncée par Fink dans sa *Sixième Méditation cartésienne*. Comment ces deux termes s'articulent-ils ? Répondons d'abord de façon formelle en désignant l'armature de ce rapport : une suspension ou *epochè* amène ou permet la « réduction » à un champ phénoménologique déterminé ; « réduction » qu'il convient désormais d'entendre comme « re-conduction ». Chez Marc Richir, avons-nous signalé, ces deux instances s'appellent *epochè* hyperbolique et réduction architectonique. Notre

---

1. Peut-être somme toute inévitable, en raison de la chose même, qui ne serait quant à elle montrable que sous condition d'effectuation. Nous nous garderons donc bien d'apposer au terme de « travers » la connotation négative qui pourrait lui échoir.

2. Comme le fait Richir lui-même, notamment dans *L'écart et le rien. Conversations avec Sacha Carlson*, Grenoble, Jérôme Millon, 2015, p. 153 sq.

exposé circulera entre ces deux termes de la théorie transcendantale de la méthode.

Qu'est-ce que la réduction architectonique cherche à réduire? Autrement dit, vers où re-con-duit-elle? La réponse à cette question nous permettra de renouer avec l'*épochè* hyperbolique, car elle en montre la pertinence : la réduction architectonique vise la reconduction de l'expérience depuis sa forme dissimulée, repliée, écrasée sous la forme massive du présent, vers le déploiement de tout son spectre architectonique, de toute sa plurivocité transcendantale. Il s'agit donc de déployer ce qu'une massivité faussement originaire, ce qu'une facticité apparemment « d'une pièce », écrase, pour ainsi rejoindre, d'abord par *épochè* hyperbolique, puis par réduction architectonique, ce fait remarquable qu'est la multistratification de l'expérience. Un tel fait, mis en avant par Richir, consiste en ceci que l'expérience se vit, dans et par un même sujet, sur plusieurs portées à la fois, selon plusieurs espaces-temps. Ce fait d'expérience constitue la matrice phénoménologique qui sous-tend le bien-fondé de la démarche architectonique. L'architectonique comme discours distinguant des registres de phénoménalisation ne s'épuise pas dans le discursif. Elle est bien plus qu'une démarche théorique, dans la mesure où elle trouve, dans l'expérience elle-même, un répondant, c'est-à-dire quelque chose qui est intrinsèquement architectonique et que l'analyse s'attache à prolonger, voire à exagérer, consciente qu'elle est de la menace lovée dans le caractère faussement concluant, faussement originaire, de la facticité.

Citons ce passage de Richir qui nous permettra de plonger tout de suite dans le vif du sujet :

Du point de vue des concrétudes phénoménologiques, préparés que nous sommes à ne plus concevoir le vivre comme vivre de quelque chose d'actuellement présent, nous commençons à comprendre que nous ne vivons jamais sur un seul « plan » à la fois, ni selon la structure matricielle uniforme de la temporalité, qu'elle soit husserlienne ou heideggérienne. Il y a toujours, en nous, à la fois de l'enfance, de l'adolescence, de l'adulte et du vieillard [...] ; notre « vivre » plonge toujours, de manière extrêmement subtile car différenciée de façon prodigieusement complexe, dans divers styles ou diverses figures de l'absence [...], et nous sommes toujours, multiplement, traversés par divers

rythmes de temporalisations, le plus souvent inaccomplis, les uns très lents, et les autres très rapides<sup>3</sup>.

Voilà le champ phénoménologique auquel Richir cherche à reconduire une expérience (une fausse facticité, temporalisée au présent, d'un seul tenant) qui s'en trouve éloignée. Une citation supplémentaire nous permettra de cerner encore mieux cette matrice phénoménologique de la démarche architectonique :

Tous ces termes sont l'indication, nominalisante dans la langue de la philosophie, de problèmes « à résoudre », et qui, en un sens, ne seront jamais « résolus », parce que, en un autre sens, leur « résolution » demande du temps, et du temps selon plusieurs rythmes à la fois, dont certains, excessivement rapides, passent le plus souvent inaperçus, et dont d'autres, excessivement lents, demanderaient sans doute une durée de vie excédant largement la durée de la vie humaine<sup>4</sup>.

Revenons, une fois ces précisions faites, à la spécificité du levier<sup>5</sup> employé pour rendre manifeste un tel panorama. Pourquoi ce levier et pas un autre ? En quoi l'*époque* hyperbolique serait-elle la plus à même de dévoiler cette situation de multistratification que nous venons d'évoquer ?

Pour répondre à la question, nous avons choisi une stratégie qui nous semble porteuse car révélatrice. Puisque Fink réintroduit explicitement la problématique architectonique en phénoménologie, nous gageons qu'à la lumière de cette relative proximité entre Fink et Richir apparaîtra d'autant mieux la spécificité de l'apport richirien quant à la méthode. Il suffit donc de décliner sous la forme d'un contraste explicite et d'une comparaison avec Fink notre questionnement quant à la nature de l'*époque* hyperbolique et de la réduction architectonique : en quoi l'*époque* hyperbolique entend-elle aller plus loin que cette autre radicalité qu'est la déshumanisation du spectateur transcendantal chez

---

3. Marc Richir, « Vie et mort en phénoménologie », *Alter*, n° 2, p. 346.

4. Marc Richir, *Méditations phénoménologiques : phénoménologie et phénoménologie du langage*, Grenoble, Jérôme Millon, 1992, p. 379.

5. « *Hebel* » en allemand ; le terme est utilisé par Husserl au début de sa 3<sup>e</sup> *Recherche logique*.

Fink<sup>6</sup>? Et, si nous nous reportons vers le deuxième terme du couple méthodique : en quoi l'architectonique au sens de Richir est-elle autre que celle de Husserl et de Fink? Cette toute dernière différence, serait-elle *déjà* repérable à même ce que nous avons désigné comme la « matrice phénoménologique » de la démarche architectonique (comme démarche phénoménologisante visant à prolonger ce que le phénoménologiser phénoménalise)?

## II. HYPERBOLE ET CONTRE-PERFORMATIVITÉ PHÉNOMÉNOLOGISANTE

Quitte à revenir plus loin à ladite « réduction architectonique », partons d'abord du tout premier terme, à savoir de l'*épochè* hyperbolique. Quel est l'apport spécifique de l'*épochè* hyperbolique par rapport au geste d'*épochè* finkéen? Qu'est-ce qui, de celle-ci, ne se trouve pas chez Fink?

Il s'agit de l'hypothèse du Malin Génie, ou plutôt du Malin Génie *comme simple hypothèse*<sup>7</sup>. Interrogeons alors la différence entre ces deux leviers : qu'est-ce que l'*épochè* hyperbolique richirienne et, plus concrètement, la simple hypothèse du Malin Génie, vient ébranler, déranger, distordre au-dedans de la déshumanisation finkéenne de façon justement à élargir son spectre de phénoménalisations? Quels porte-à-faux inédits produit l'introduction de cette hypothèse par rapport au jeu d'écartements déjà à l'œuvre chez Fink entre le moi phénoménologisant et son terrain d'étude, à savoir la vie transcendante?

Chez Fink la déshumanisation tente de retrouver la profondeur d'un rapport vie-monde en deçà des représentations aperceptives. Le rapport vie-monde est rejoué en deçà des concepts mondains de transcendance et d'immanence. Le se-savoir-inséré-dans le monde appartient en effet déjà au sens de l'« expérience interne ». L'intériorité

---

6. Rappelons que, pour Fink, le mouvement de réduction vise à remonter en deçà de l'aperception mondanisante, mais aussi *humanisante*. La subjectivité transcendante se situant en deçà de sa propre auto-aperception comme être humain, le mouvement de réduction pris dans sa radicalité est donc un mouvement de déshumanisation.

7. Selon Richir, Husserl n'aurait pas pris la mesure de la radicalité du doute hyperbolique cartésien et de l'hypothèse du Malin Génie. Ce n'est qu'à intégrer dans le mouvement de réduction l'hypothèse du Malin Génie que l'immanence du vécu peut se phénoménaliser dans son indétermination et sa contingence.

ou sphère d'immanence d'un moi est de prime abord une intériorité qui se trouve dans le monde. Cela apparaît déjà quand l'on réfléchit à la spécificité méthodique de la problématique psychologique. Même si je questionne ma propre intériorité psychologique, je questionne une partie du monde, un domaine mondain. On a ainsi toujours conscience du monde comme de l'*unité empiétante de la transcendance et de l'immanence*. L'« intérieur » de l'expérience interne ne transcende absolument pas le monde, c'est au contraire un « intérieur » immanent au monde, opposé à la totalité de tous les objets « transcendants », immanents eux aussi au monde<sup>8</sup>.

S'il est vrai que la déshumanisation suspend, depuis l'exposant phénoménologisant, la mondanéisation ou l'*incorporation* du transcendantal dans l'être du monde afin de la remettre en jeu, elle ne suspend pourtant jamais l'*incarnation* du moi phénoménologisant dans le pré-être du transcendantal. C'est un lien, celui du moi phénoménologisant avec le moi transcendantal, dont le fond ontologique ou pré-ontologique (donc de l'ordre du *Vorsein*) n'est jamais mis en question par Fink.

Or, c'est exactement cette suspension que va produire ce levier supplémentaire qu'est l'*epochè* hyperbolique mise en place par Richir. Ce décollage, cette auto-étrangéisation, ce porte-à-faux supplémentaire sera instillé non pas par le Malin Génie lui-même, mais *déjà par la simple hypothèse* du Malin Génie, par la seule prise en compte de sa possibilité. En effet, une croyance au premier degré dans le Malin Génie précipiterait le sujet dans la psychose, notamment dans la schizophrénie.

Que fait l'*epochè* hyperbolique ? Essayons de traduire le processus dans le langage établi par le jeune Fink. Tout se passe comme si l'hyperbole allait jusqu'à ôter au moi phénoménologisant toute densité performative. Cette densité, si nous situons dans les parages finkéens, se voulait encore faite de l'étoffe du *Vorsein* transcendantal, et ce, malgré l'opposition des « vecteurs » ici en jeu : le vecteur constituant, épousé par la vie transcendantale elle-même, est porté vers le monde, alors que le vecteur proprement phénoménologisant, endossé par le moi phénoménologisant, est tourné – de façon non directement

---

8. Eugen Fink, *Autres rédactions des Méditations cartésiennes*, tr. française par F. Dastur et A. Montavont, Grenoble, Jérôme Millon, 1998, p. 213, (p. 170 de l'original allemand).

constituante, mais seulement phénoménalisante – vers son objet d'analyse, à savoir vers la vie transcendante comme constituante.

Chez Fink, le phénoménologiser, dans sa rétraction, est toujours sûr de fouler un sol transcendantal, donc de retrouver le *Vorsein* du transcendantal. Autrement dit, chez Fink la déshumanisation réductive se paye toujours d'une re-transcendantalisation. Le retrait dé-mondanisant, le recul dés-humanisant, est immanquablement troqué contre une intensification de la transcendantalisation. Or voilà que le propre du Malin Génie est de lever le présupposé finkéen d'une appartenance nécessaire du phénoménologiser au pré-être du transcendantal. *La seule hypothèse* du Malin Génie m'enjoint de prendre en considération des hypothèses vertigineuses à même de produire des phénoménalisations inouïes : je peux me dévoyer de façon essentielle (ce qui permet de penser, au-delà de Fink, les psychoses) ; je peux être dépossédé de ma pensée, ne plus « retrouver » le transcendantal (et, partant, le monde constitué) ; le retrait en deçà du monde peut aussi être un retrait en deçà du transcendantal, voire en deçà de toute capacité constituante. Mon actualité phénoménologisante, ma pensée, peut s'avérer être une illusion, un « effet », sa « vérité » étant toujours en amont de sa propre facticité. Le seul fait de prendre en compte cette hypothèse rejoue la question de l'incarnation et déploie des trajets transcendantsaux recouverts par le présupposé finkéen évoqué.

Or c'est justement à même cette remise en jeu de l'incarnation dans le transcendantal que nous serons amenés à frôler des mondes autres, des rythmes autres, qui, bien qu'ayant été toujours là en fonction, se trouvaient recouverts, voire étouffés par une actualité phénoménologisante encore trop massive chez Fink. Cette actualité phénoménologisante trop présente et oppressante, seule la mise en avant de l'hypothèse du Malin Génie pouvait, pour ainsi dire, la contre-performer, la suspendre à la racine, c'est-à-dire, dans ce cas précis, la court-circuiter toujours un cran en amont d'elle-même. C'est en cela qu'une telle hypothèse s'avère être un levier radical, sorte de garde-fou à l'envers, de cran d'arrêt inversé. Loin d'arrêter tout mouvement au-delà de nous-mêmes, il nous y expose, remettant en jeu notre incarnation au(x) monde(s) et à notre propre chair, désormais phénoménalisée à neuf, moyennant une auto-étrangéisation par où nous nous recevons à/de nous-mêmes

de façon native. L'hypothèse du Malin Génie nous expose à une ou des concrescence(s), nous pousse à en devenir transpassibles<sup>9</sup>.

L'essentielle *réflexivité* de l'*epochè* hyperbolique n'est qu'une conséquence de la radicalité de l'hypothèse du Malin Génie, ce qui rejoint d'ailleurs le sens générique de l'hyperbole (comme figure de style). Le moi phénoménologisant est lui-même, disait souvent Marc Richir, *pris en hyperbole*. En effet, l'*epochè* hyperbolique, de par sa radicalité, *ne peut que* s'imposer, en toute conséquence, sa propre suspension, c'est-à-dire une suspension de son propre suspendre. Hyperbolique quant à tout être ou pré-être, elle ne peut que s'appliquer à elle-même : elle se « pose », pour le dire ainsi, en contre-confirmation ou démenti performatif de soi. Revenons à notre question : quel est l'intérêt de cette suspension hyperbolique ? Pourquoi cette suspension du suspendre ? Quel est son apport ? Nous venons d'avancer des éléments de réponse partiels. Essayons de reprendre autrement.

### III. HYPERBOLE ET SPECTRALISATION ARCHITECTONIQUE DU TIERS EXCLU

C'est parce que la concrescence *des* concrétudes est à ce point subtile et profonde qu'elle risque d'être aussitôt architectoniquement recouverte par un moi phénoménologisant toujours moins archaïque que les concrescences qu'il essaye de tirer au clair. C'est donc l'hypothèse du Malin Génie qui, hyperbolisant la suspension – donc suspendant le suspendre – *évide* le présent phénoménologisant, l'empêchant ainsi de se reprendre et de brouiller, de sa facticité, le fond de concrescences sur lequel il se meut et auquel il tente de faire espace, de prêter chair, de réfléchir.

Pourquoi le moi phénoménologisant est-il toujours architectoniquement moins archaïque que les concrescences qu'il s'attache à phénoménaliser ? Tout simplement parce que la réduction phénoménologique comme acte méthodique éveillé est nécessairement une réflexion en première personne, faite au présent, en relative possession de soi et en auto-confirmation performative. Indépendamment du caractère foncièrement passif des motivations réductives, la réduction

---

9. Bien sûr sans garantie d'engranger aussitôt du transpassible – c'est là l'irréductible *a posteriori* propre à toute phénoménologie.



elle-même, fût-ce comme reprise de tendances affectives passives (telles que le sublime, l'angoisse, l'effroi, l'étonnement, l'ennui), se reprend au présent et en première personne. Or voilà qui nous met, eu égard à son thème, face à un dénivellement architectonique qu'il faudra ménager et dont il faudra jouer. L'auto-mise en échec de l'actualité phénoménologisante par l'entremise de l'hypothèse du Malin Génie est, toute paradoxale que cette contre-performativité paraisse, une façon de neutraliser le dénivellement architectonique qui se creuse entre le moi phénoménologisant et son thème. Le moi phénoménologisant, invoquant l'hypothèse du Malin Génie, use à l'aveugle d'un levier d'auto-invalidité transcendantale (levier supplémentaire par rapport à la dés-humanisation finkéenne).

Toutefois, il est important de remarquer que cette auto-invalidité ne nous annihile pas car, justement, la facticité est multi-stratifiée et non pas d'une pièce. C'est précisément la matrice phénoménologique de l'architectonique, c'est-à-dire le fait phénoménologique d'une foncière multi-stratification de l'expérience, qui fait que l'auto-suspension ne vaut pas, ici, comme une contradiction performative, mais plutôt à titre de creusement architectonique. Le répondant phénoménologique de l'architectonique déjoue ce qui n'est que contradiction apparente. En effet, il n'y a contradiction qu'au regard d'une facticité massive et d'un seul tenant, c'est-à-dire, d'une facticité dont les hiatus architectoniques auraient été barbouillés, griffonnés, mélangés par écrasement, bref une facticité non analysée architectoniquement. La contradiction performative découvre soudainement son propre porte-à-faux dès lors qu'elle se surprend non pas empêchée à la racine, mais prise à partie dans des concrescences inouïes, dès lors qu'elle est reçue par éclairs dans des mondes pluriels à la faveur d'assises subites et mystérieuses, d'étranges séjours instantanés (ou plutôt commandés par une temporalité autre). Ainsi, nous assistons à un véritable dévoilement architectonique de la contradiction performative forcée par le Malin Génie. La contradiction porte, littéralement, à faux. Déjouée, elle n'atteint plus sa cible<sup>10</sup>.

---

10. Il faudrait ici reprendre, depuis ce que nous avons nommé la « matrice phénoménologique de l'architectonique », la manière dont la démarche architectonique permet de déjouer les pièges – les apparentes apories – de la dialectique transcendantale, notamment depuis les travaux, profonds et éclairants, de Frank Pierobon (à l'origine, comme on le sait, de l'usage que Richir fait lui-même de l'architectonique). Y a-t-il une version proprement phénoménologique de la façon dont l'architectonique travaille et

Néanmoins, loin de s'éparpiller, de se disséminer, le dévoilement de la contradiction performative est aussitôt « architectonisé » (ou « spectralisé ») : il est d'emblée reversé et renversé, métabolisé sous l'espèce de concrescences archaïques en acte qui grouillaient toujours déjà dans le fond multiple de l'actualité phénoménologisante. Le Malin Génie, croyant étrangler le moi phénoménologisant, lui découvre des poches d'air auxquelles seul un aussi puissant levier pouvait nous hisser (car il nous enjoint à traverser notre propre mort). Alors qu'il semblait nous mettre au pied du mur, le Malin Génie nous découvre des nouvelles dimensions, des mondes autres. Il nous amène à relativiser architectoniquement ce qui n'apparaît comme étroitesse ou tiers exclu, marteau ou enclume, qu'eu égard à un registre architectonique déterminé, à savoir celui des présents étales (un certain Husserl, interprété superficiellement) ou de la temporalité finie, dont la mort (ou la finitude destinale de l'Être) serait la seule pierre d'achoppement (Heidegger)<sup>11</sup>. L'attention phénoménologique portée à ce que produit l'hypothèse du Malin Génie révèle, à notre plus grande surprise, qu'*ici* « contradiction ne fait pas raison », révélant du même coup les raies spectrales d'un *ici* à plusieurs portées, à fond multiple. En effet, l'hypothèse du Malin Génie manifeste une multi-stratification de l'expérience où contradiction (performative) ne fait pas nécessairement

---

élabore les apories, apparemment sans appel, de la dialectique transcendantale (voire de la version phénoménologique de la dialectique transcendantale) ?

11. En un sens très profond, le point de départ de Richir n'est pas la finitude, mais l'infini ou, si l'on veut, l'indéfini comme indéfinition entre le fini et l'infini. Autrement dit, Richir se place d'emblée aux antipodes de toute transcendantalisation de la finitude. La finitude, voire la mort, est sans vertu authentiquement transcendantale ou essentialisante (« *wesend* » pourrait-on dire). Elle survient. Elle se superpose de manière non essentielle à un vivre qui plonge dans l'infini, dans l'immémorial et l'immature. En témoigne non seulement la lecture inaugurale que Richir fait de Fichte, et qui est résolument centrée sur la question de l'infini en tant qu'il habite secrètement le cœur de toute représentation finie (cf. sur ce point les travaux de Sacha Carlson, et notamment : « Représentation et phénoménalisation. Remarques sur le contexte problématique de la première lecture richirienne de Fichte "entre Heidegger et Platon" », *Eikasia. Revista de Filosofía*, n° 68, février 2016, p. 85-120 ; ainsi que « Systématique fichtéenne et architectonique richirienne », à paraître dans *AUC Interpretationes*). Mais en témoigne également l'intérêt porté par Richir, lors de ses dernières années, à la figure de Miguel de Unamuno, dont il voyait, en ferme contraste avec Heidegger, une compréhension de la finitude qui se faisait résolument sur fond d'infinité et où cet être aux prises avec l'infini constituait, malgré l'accident de notre mortalité, l'essentiel de ce qu'on appelle « vivre ».

raison (phénoménologique). C'est cette découverte d'un ici et d'un maintenant spectralement découplés que le moi phénoménologisant se devra de prolonger par une architectonique.

Ainsi, la simple instillation de l'hypothèse du Malin Génie produit tour à tour des sortes d'épurations transcendantales de nous-mêmes qui nous catapultent, irréductiblement *a posteriori*, vers des concrescences inouïes, avec – *a priori* de corrélation oblige – leur part inouïe d'affectivité qui s'en trouve *prise à partie* (affectivité *propre* mais vécue d'abord comme *étrange*). Le moi phénoménologisant doit donc se glisser peu à peu dans la réflexivité du phénomène lui-même pour en épouser le poulx. C'est justement le recours à l'hypothèse du Malin Génie qui fait que le « moi » phénoménologisant devient « soi » phénoménologisant ; c'est ce levier qui en ouvre la transpassibilité, le spectre des résonances et consonances dont il ne se sait pas capable. Or, en tout état de cause, il ne saurait y avoir de capacité ontologiquement ou pré-ontologiquement arrêtée comme capacité, mais toujours des concrescences *a posteriori* dont le propre est de venir de très loin, de très profond, et ce, au point de rejouer, chaque fois, l'incarnation. Ce que nous appelons ici « incarnation » correspond à ce pan de trajet constituant désormais supposé par Fink comme acquis. Or voilà que cette supposition occultait la façon, toute virtuelle, dont les profondeurs les plus absconses du sujet (où l'incarnation n'est pas un acquis sur lequel camper) se trouvent prises à partie par et dans une pluralité de mondes.

#### IV. COGITO HYPERBOLIQUE ET TRANSPASSIBILITÉ

Un passage d'Antonio Machado, bien que référé à la poésie, reflète très bien le problème auquel fait face l'analyse phénoménologique et auquel ce levier supplémentaire (par rapport à la déshumanisation finkéenne) qu'est l'hypothèse du Malin Génie tente d'offrir une solution :

C'est au poète que la terre dicte sa meilleure leçon. Car dans la grande symphonie paysanne, le poète a l'intuition de rythmes qui ne s'accordent pas avec le flux de son propre sang, et qui sont, en général, plus lents. La tranquillité, le peu d'empressément des campagnes, où domine l'élément planétaire est une grande

leçon pour le poète. La terre l'oblige par ailleurs à sentir les distances – non à les mesurer- et à trouver une expression temporelle, comme, par exemple :

*Le jour endormi*

*Gît de cime en cime et d'ombre en ombre*

Dit Góngora, le bon, en rien gongoresque, le bon poète que portait en lui le grand pédant cordouan<sup>12</sup>.

Que la conscience – c'est-à-dire la « phase de présence » – soit tenue en haleine et mise à mal par ce qui y fait concrescence explique que le concret, qui y fait concrescence, « *clignote* » comme le dit Marc Richir. Autrement dit : ce n'est que par à-coups, par intermittence, que la phase de présence peut être « à la hauteur » des rythmes de concrescence qui s'y font espace. Elle est portée quelque peu au-delà de ce qu'elle tenait pour ses limites, se surprenant elle-même d'avoir *pu* là où elle ne l'aurait jamais *cru* ou *su*<sup>13</sup>. Ainsi, la conscience se découvre grandie et approfondie, mais, désormais, *par intermittence*, au gré des concrescences qui y clignent, et sans qu'elle ne puisse, en retour, en « prendre possession ».

Ainsi, pris à partie – et, partant, pris de vertige – nous pouvons vouloir couper court à ces concrescences en voie d'autonomisation. Leur donner suite semble se faire à nos risques et périls. Nous pouvons vouloir laisser à elles-mêmes ces « inerties » inhumaines dont nous sentons que l'accomplissement, la plénitude phénoménologique, requiert notre disparition comme sujets. Nous pouvons vouloir reprendre de la sorte celui que l'on croit être notre souffle, nous replier, nous ramasser, laissant filer à l'infini, seuls et abandonnés à leur sort, les rythmes de concrescence des rien que parties. D'ailleurs, ils n'en ont cure. Ils n'ont pas besoin de nous. Nos inspirations, nos « illuminations » seraient donc de fâcheux accidents dans nos vies, bien rangées, qu'il conviendrait d'oublier pour autant qu'ils promettent de ces rimbaldiennes « saisons en enfer » qu'il serait sage de s'épargner. Traversés à l'improviste par ces éclairs soudains et imperceptibles, qui sont autant de chamboulements vitaux virtuels, nous pouvons « décider » de ne pas leur prêter chair, de ne pas faire corps avec eux, de continuer à camper dans nos retranchements de toujours dans lesquels ils nous auront, il est vrai,

---

12. Antonio Machado, *De l'essentielle hétérogénéité de l'être*, tr. française par V. Martínez, Paris, Rivages poche, 2003, p. 73.

13. Nous retrouvons ici la transpassibilité au transpossible dont parle Maldiney.

poussés, ne serait-ce qu'un instant. Nous en revenons ainsi, comme nous disait A. Machado, au pouls de notre « moi », aux battements balisés, aux écarts maîtrisés où nous croyons peu ou prou savoir celui que nous sommes, où, pareils à nous-mêmes, nous nous repérons et nous nous reconnaissons tant bien que mal.

Nous constatons donc une dénivellation architectonique entre l'instance réfléchissante – le présent du phénoménologiser – et ce qui s'y réfléchit, à savoir des concrescences en présence et même, parfois, hors présence. Cette remarquable situation correspond à un véritable renversement architectonique à l'opposé des prestiges du présent, et du *sum*. Là-contre, l'épochè hyperbolique essaye d'organiser la « démise » du phénoménologiser ou, pour le moins, la « déchéance » du moi phénoménologisant et des supposés prestiges de son *actualité* (et, partant, de son identité symbolique). Une fois le Malin Génie convoqué ou invoqué, la « préséance d'être » – le terme est de Fink, nous y viendrons à l'instant – du moi phénoménologisant ne peut plus être transcendentalement « mise à contribution » comme argument. Il n'est désormais plus possible de procéder à la manière de Descartes qui peut, après sa vertigineuse découverte, revenir des abîmes de l'hyperbole en s'accrochant au caractère *actuel* du *feindre* comme *actuellement feignant* pour échapper ainsi à l'hyperbole de la feinte et toucher à de l'être, fût-ce de façon indéterminée et évidée de tout sens. On ne saurait tenir, depuis l'actualité phénoménologisante, un îlot d'être ou de pré-être depuis lequel regagner le reste de l'expérience. L'essentielle multistratification de l'expérience fait qu'il n'y a malheureusement plus d'univocité du *Vorsein* du transcendantal. Le maintenant impressif n'est plus l'emblème d'une plus grande proximité avec la Vérité (comme cela pourrait être le cas chez Michel Henry), mais, bien au contraire, un sérieux problème pour l'analyse architectonique, pour autant que la facticité du maintenant écrase de sa massivité la subtilité des concrescences qui s'y trouvent repliées dans un fond multiple menacé d'étouffement.

La radicalité d'une suspension du suspendre, d'une suspension hyperbolique du phénoménologiser lui-même dégage un lieu – substitut ou pendant architectonique du moi phénoménologisant finkéen – que Richir appelle le « *cogito* hyperbolique », sorte de caisse de résonance ou – dit-il – schème organe de la phénoménalisation. Le *cogito* hyperbolique n'a pourtant rien d'un résidu. Il est inhabitable, inépousable ou imperformable comme tel (inaccomplissable, ou ineffectuable). Il n'est même pas un seuil stabilisé où un prétendu scepticisme pourrait

durer et se retrancher, se reconnaître comme tel, vaquer à son minimum d'être et se suffire.

En fait, ce caractère transcendentale pur du *cogito* hyperbolique est en stricte coalescence avec sa transpassibilité à des mondes autres. Des mondes autres dont la concrescence n'a pas à composer avec l'étoffe d'un supposé maintenant phénoménologisant, désormais suspendu en son pré-être. Voyons à quel point nous nous trouvons aux antipodes des stratégies propres de la phénoménologie constructive que Fink cherche à mettre en place, basées sur la préséance d'être du phénoménologiser actuel, et supposant un transcendantal univoque, dépourvu de tout *hiatus* architectonique :

Et dans la mesure où le spectateur phénoménologisant dans la phénoménologie constructive a part, à sa manière propre, à l'actualité effective, dans la mesure où, en revanche, son objectité thématique n'y a pas part, *l'être du spectateur phénoménologisant précède à un certain égard l'être de son thème « construit »*. Déterminer le sens plus précis de cette « précession » forme la *problématique fondamentale* de la théorie transcendantale de la méthode référée à la phénoménologie constructive. [...] Nous ne tenons fermement que le *problème fondamental* : la question du *sens interne du rapport* de l'activité phénoménologisante « constructive », distinguée par la *préséance d'être* de l'existence transcendantale actuelle (donnée), à son objet qui *n'a pas part* à la même préséance d'être<sup>14</sup>.

Le *cogito* hyperbolique ne dit pas *sum* ni *esse* ; c'est un pur écart transpassible qui s'épuise dans les phénoménalisations auxquelles la suspension de sa propre performativité donne lieu. Or cette suspension n'amène pas un a-subjectivisme, et encore moins un nihilisme. Elle produit des phénoménalisations foisonnantes de mondes auprès desquels la subjectivité se reçoit, renaît, clignote.

---

14. Eugen Fink, *VI Méditation cartésienne*, tr. française par N. Depraz, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, p. 121, (p. 73-74 de l'original allemand).

## V. L'APPROFONDISSEMENT ARCHITECTONIQUE DE L'A PRIORI DE CORRÉLATION. RETOUR SUR LA QUESTION DE L'INCARNATION

Cette suspension du suspendre est la seule à même d'ouvrir la problématique de l'incarnation dans toute sa radicalité. Il s'agit de l'expérience, pour le sujet, d'un radical se-recevoir à même un monde, et même sous les auspices d'horizons d'absences autres que ceux de ce monde, d'un renaître en coalescence avec des horizons inouïs.

Soudain un monde fait irruption qui requiert, pour se phénoménaliser, une partie de nous qui nous est propre mais où nous ne nous reconnaissons pas de prime abord (c'est à ce moment précis que Richir parlera de mort symbolique). Nous assistons au surgissement de mondes archaïques qui ne nous ont pas attendus ou qui semblent se passer de nous, c'est-à-dire de mondes dont la phénoménalisation pleine implique notre disparition. Cette imminence de disparition vire aussitôt vers une imminence de réapparition : nous constatons la renaissance juvénile, inentamée, de parties abscondes de notre vie : oui, nous sommes aussi bel et bien cela, c'est-à-dire plus techniquement (nous y reviendrons) la partie du fond de notre vie qui entre en concrescence avec ces mondes autres. Citons ce texte, saisissant, de Richir, tiré de *Phénoménologie en esquisses* :

[...] parfois telle couleur – à l'instar du jaune de Bergotte –, telle *Stimmung* (qui a toujours ces caractères), tel paysage, etc., nous paraît surgir de nulle part en vue de nulle part, nous retourne énigmatiquement jusque dans nos profondeurs les plus intimes, nous émeut comme dans une « divine surprise », nous arrache à notre âge et aux contingences de la vie, nous donnant l'impression que nous n'avons jamais vieilli et ne devrions jamais vieillir<sup>15</sup>.

Notons bien que cette force d'arrachement que nous venons d'évoquer, cette consonance de l'affectivité profonde avec le monde, aussi présente dans le passage cité, n'est autre que celle, parfaitement générique, de l'a priori de corrélation compris comme concrescence de

---

15. Marc Richir, *Phénoménologie en esquisses. Nouvelles fondations*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p. 485-486. Nous pourrions évoquer, sur cette même ligne, la problématique du sublime. Voir sur ce point Sacha Carlson, « Lo sublime y el fenómeno (Kant, Richir) », tr. espagnole par P. Posada Varela, *Ápeiron. Estudios de filosofía*, n° 3 : Filosofía y Fenomenología, octobre 2015, p. 117-127.

deux parties dépendantes (génériquement ce qui est de l'ordre de la vie et ce qui est de l'ordre du monde, le vécu et ce qui s'apparaît dans le vécu). En tout cas : l'*a priori* de corrélation entre la vie et le monde n'est pas brisé (il n'y a pas ici de dépassement de la phénoménologie). Il y a, bien plutôt, un approfondissement architectonique de celui-ci, jusque dans les registres les plus profonds.

Nous irions même jusqu'à dire que, à ces registres archaïques, l'*a priori* de corrélation est même intensifié : la concrescence a lieu sans l'entremise du présent, sans avoir à composer avec la forme du présent, sans que la concrescence se fasse à l'aune du maintenant, ou du présent vivant. La concrescence – c'est là, pensons-nous, la force génétique et architectonique de la méréologie<sup>16</sup> – n'est pas co-présence et n'a pas à l'être. Son effectivité n'en dépend pas, ce qui ouvre dès lors à une analyse de toutes sortes de renvois, intentionnels et architectoniques, par-delà, mais aussi en deçà, du présent. C'est ce que nous dit Richir dans un passage immédiatement antérieur à celui que nous venons de citer :

Et cependant, puisque, à ce registre architectonique, où il ne peut être question que de la proto-temporalisation/proto-spatialisation de l'instantané en lui-même hors temps de présent des revirements, le recours au présent husserlien muni de ses protentions et de ses rétentions nous est interdit, il faut bien que la proto-temporalisation le soit d'horizons transcendantsaux de temps sans présupposition de présent, et même de présence comme comportant toujours déjà en elle-même, mais sans présent assignable, *son* passé et *son* futur<sup>17</sup>.

Il y a donc concrescence vie-monde sous toutes les « latitudes » architectoniques : au plus profond, entre l'affectivité proto-ontologique et le

---

16. En effet, la situation matricielle qui structure l'approche méréologique est celle de la dépendance entre parties en vue de leur concrétude. C'est ainsi que l'analyse méréologique est susceptible de suivre à la trace les implications intentionnelles et génétiques structurant chaque phénomène tout en laissant aux parties du phénomène l'initiative de ce mouvement de concrétisation. Autrement dit, les rapports de dépendance méréologique entre parties ne présupposent pas un tiers englobant. Les rapports de dépendance (c'est-à-dire, de concrescence) fondant un « tout concret » ne sont que le fait exclusif des parties. C'est là le pari analytique de la méréologie et, précisément, l'enseignement principal de la troisième *Recherche logique*.

17. Marc Richir, *Phénoménologie en esquisses. Nouvelles fondations*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p. 485-486.



réfèrent des phénomènes de langage (les phénomènes-de-monde), plus superficiellement entre le vécu de perception et l'objet perçu, dans les parages de la phénoménologie du langage, entre affection et *phantasia*, etc. L'« abîme de sens » entre vie et monde est pourtant toujours le même « tout du long » de l'architectonique. Ce n'est que par à-coups, par intermittence, que le phénoménologiser, et la phase de présence qu'il tient, peut être « à la hauteur » des rythmes de concrescence qui s'y font espace. C'est le sens de cette belle expression présente dans ce passage de *Phénoménologie en esquisses* : « comme si, par là, nous n'étions encore et toujours qu'aux lisières du monde ou des mondes pluriels que nous ne faisons qu'entrevoir [...] »<sup>18</sup>.

Le moment est donc venu de se poser de front la question de la spécificité non pas du levier phénoménologisant (*épochè* hyperbolique), mais de l'autre terme de la théorie transcendantale de la méthode, à savoir ce à quoi reconduit la « réduction architectonique ».

## VI. LA « RÉDUCTION ARCHITECTONIQUE » ET L'IRRÉDUCTIBLE PLURALITÉ DES REGISTRES DE CONCRESCENCE

Certes, nul ne saurait nier que Husserl ait, lui aussi, parlé de strates ou de couches (bien qu'il ait, et ce, à juste titre, mis en garde contre les dangers d'une telle métaphore). Il y a donc aussi, chez Husserl (tout comme chez Fink, bien entendu) une architectonique. Cependant, il est essentiel de comprendre que ce qui fait la différence entre, d'un côté, une architectonique phénoménologique comme celle de Richir et, de l'autre, celles de Fink et Husserl, repose en ceci que le destin de l'archaïque n'est plus nécessairement dans ce qui sera le présent; encore moins dans l'évidence ou dans le constitué final monde tel qu'on le connaît et tel qu'on s'y reconnaît. L'archaïque, dès lors qu'on se situe dans une phénoménologie architectonique *au sens fort*, n'est pas fait de proto-choses (un peu comme dans la logique génétique de Husserl mise en œuvre dans *Erfahrung und Urteil* ou même dans les *Analysen zur passiven Synthesis*); l'archaïque est traversé par des phénomènes à part entière qui, d'eux-mêmes, font monde(s) au pluriel. Mais quels mondes et quels phénomènes?

---

18. *Ibid.*

Des mondes entre-aperçus qui n'ont ni le temps ni l'espace, dit Richir, de se temporaliser/spatialiser, c'est-à-dire de se phénoménaliser – des mondes, toutefois, où se déploient des concrétudes nullement en défaut de constitution. Ces concrétudes n'ont pas à être *reprises* en vue d'une quelconque stabilisation.

D'ailleurs, le propre des concrétudes archaïques se révèle dans leur indifférence à notre égard, dans leur « *Jeseinigkeit* », comme dit Richir. Elles ne nous attendent pas et n'ont pas à nous attendre pour faire concrescence (pour devenir concrètes à leur registre), car elles n'ont pas à composer avec une quelconque aperception transcendantale, ou autres matrices de simulacres ontologiques. Elles sont en disruption par rapport à notre présent vivant, qui n'est plus un quelconque dénominateur commun de la phénoménalité.

Au fond, chez Richir, il y a comme un empirisme inversé<sup>19</sup> : les horizons proto-temporels d'absence sont premiers, ils fonctionnent à même toute « sensation » (au sens large du terme) archaïque. C'est bien pour cela que l'affectivité est déjà proto-ontologique, emprise d'immémorial et d'immature. Chez Fink ou chez Husserl, la structure d'horizon peut paraître, certes, à des niveaux de « sensation » extrêmement archaïques, mais il s'agit toujours de la préfiguration de l'horizon du constitué final. En revanche, ce que Richir appelle « base phénoménologique » d'un transposé architectonique n'est aucunement une masse informe, mais quelque chose qui est déjà un monde à lui seul, et dont la vocation n'est absolument pas d'être repris, voire transposé. Ainsi, si les structures d'horizon vont de soi, ce qui, en revanche, est loin d'être premier chez Richir, c'est ladite intentionnalité longitudinale, la subjectivité se sentant elle-même au présent de façon continue (en fait, la conscience interne du temps husserlienne).

Chez Richir, nous retrouvons partout des disruptions d'absence d'autres mondes, en écart avec le nôtre, et qui entrent en résonnance avec lui non pas sous la forme d'implications intentionnelles – requérant concrescence, complétion (auquel cas il n'y aurait qu'un monde, qu'une seule concrescence – mais sous l'espèce d'implications que nous pourrions nommer « architectoniques » – sorte d'aimantations qui ne font pas *stricto sensu* concrescence (la concrescence ne peut pas se faire

---

19. Inversé par rapport à l'empirisme classique, mais se voulant, tout de même, empirisme, justement dans la tradition de Husserl lui-même.

*stricto sensu* entre deux éléments appartenant à des registres architectoniques différents ; elle ne peut pas enjamber de *hiatus* architectonique).

## VII. CONCLUSION

Nous voudrions conclure nos réflexions sur un point essentiel que nous venons d'effleurer en esquissant une différence<sup>20</sup> entre implications intentionnelles (ou concrescentes : il s'agit de renvois qui demandent à être complétés, et qui se font entre éléments d'un même registre) et implications architectoniques (non directement concrescentes, ou bien de l'ordre d'une concrescence virtuelle qui restera à tout jamais « en souffrance », comme on peut dire d'une facture qu'elle est en souffrance). En fait, ce point essentiel a trait à la pluralité des registres architectoniques et à la nécessité de comprendre cette pluralité comme irréductible. Les *hiatus* architectoniques restent, en effet, irréductibles, et c'est cette irréductibilité qui légitime phénoménologiquement – c'est-à-dire en dernière instance – le bien-fondé d'une architectonique phénoménologique. Autrement dit, nous touchons, ici, à la matrice phénoménologique de l'architectonique. Il y va, en fait, de quelque chose qui peut quasiment s'énoncer comme une loi : s'il est vrai qu'il y a divers *registres de concrescence*, il ne saurait y avoir de *concrescence entre registres*, sans quoi il n'y aurait qu'un seul transcendantal qui engloûterait tous les registres.

Ainsi, et pour recourir à des illustrations concrètes, il est d'emblée écarté qu'un affect (*comme affect*) entre en concrescence avec une *phantasia* (*demeurant phantasia*) ou qu'une affection vienne habiter, *comme affection*, une imagination (qui ne cesse d'être imagination). Ce sont des concrescences vie-monde impossibles. En revanche, il y a habitation virtuelle, effets virtuels (d'aimantation, non pas de concrescence) entre éléments appartenant à des registres de concrescence différents.

Il y a, également, un autre type d'aimantation non pas sauvage mais symbolique, donc de l'ordre du signifiant (ce que Richir appelle dans ses *Méditations phénoménologiques* les « synthèses passives de 1<sup>er</sup> degré<sup>21</sup> »),

---

20. Différence susceptible d'être analysée méréologiquement. Nous ne ferons, ici, que l'esquisser, en attente de l'entreprendre plus en détail dans d'autres travaux.

21. Joëlle Mesnil a étudié de près ces aspects dans ses travaux et notamment dans son récent ouvrage *L'être sauvage et le signifiant. Pour une critique du nominalisme en*

qui met en rapport des éléments se situant à des registres architectoniques différents. Or ce rapport n'est pas non plus de l'ordre de la concrescence. Il s'agit, par exemple, de la façon dont un signifiant ou une scène imaginaire structurent l'expérience.

Il faut donc bien distinguer : d'une part, l'irréductibilité entre les deux parties de l'*a priori* de corrélation (vie et monde), enjambée par la concrescence (c'est le miracle phénoménologique dont parle souvent Husserl, l'émerveillement suscité par l'*a priori* de corrélation) ; et, d'autre part, l'irréductibilité entre les registres architectoniques (non sujets à concrescence) que Richir a dégagés ; irréductibilité qu'on *ne peut* enjamber et sans laquelle il n'y aurait pas une pluralité des registres, mais un écrasement<sup>22</sup> donnant lieu à un transcendantal d'une pièce – ce que précisément, comme nous avons essayé de le montrer, l'*epochè* phénoménologique hyperbolique et la réduction architectonique essaient d'éviter<sup>23</sup>.

\*\*\*

## BIBLIOGRAPHIE

- CARLSON Sacha, « Lo sublime y el fenómeno (Kant, Richir) », tr. espagnole par P. Posada Varela, *Ápeiron. Estudios de filosofía*, n° 3 : Filosofía y Fenomenología, octobre 2015, p. 117-127.
- « Représentation et phénoménalisation. Remarques sur le contexte problématique de la première lecture richirienne de Fichte “entre Heidegger et Platon” », *Eikasia. Revista de Filosofía*, n° 68, février 2016, p. 85-120.
- FINK Eugen, *VI<sup>e</sup> Méditation cartésienne*, tr. française par N. Depraz, Grenoble, Jérôme Millon, 1994.

---

*psychopathologie (Introduction à l'œuvre de Marc Richir)*, Paris, MJW Fédition, 2018.

22. Il est nécessaire de faire ici mention des importants travaux de Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina, l'un des meilleurs lecteurs de Richir et de très longue date, qui fait un usage fécond de la phénoménologie richirienne. Cf. notamment *Estromatología. Teoría de los niveles fenomenológicos*, Madrid, Brumaria, 2015, dont Sacha Carlson prépare une version française.

23. Je remercie Joëlle Mesnil, Elia Rodière et Sacha Carlson de leur lecture attentive, qui m'aura permis d'éviter quelques fautes et incorrections. Je tiens également à remercier les directeurs de ce volume pour leur excellent travail de relecture.

- *Autres rédactions des Méditations cartésiennes*, tr. française par F. Dastur et A. Montavont, Grenoble, Jérôme Millon, 1998.
- MACHADO ANTONIO, *De l'essentielle hétérogénéité de l'être*, tr. française par V. Martínez, Paris, Rivages poche, 2003.
- MESNIL Joëlle, *L'être sauvage et le signifiant. Pour une critique du nominalisme en psychopathologie (Introduction à l'œuvre de Marc Richir)*, Paris, MJW Fédition, 2018.
- RICHIR Marc, *Méditations phénoménologiques : phénoménologie et phénoménologie du langage*, Grenoble, Jérôme Millon, 1992.
- « Vie et mort en phénoménologie », *Alter*, n° 2, 1994, p. 333-365.
- *Phénoménologie en esquisses. Nouvelles fondations*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000.
- *L'écart et le rien. Conversations avec Sacha Carlson*, Grenoble, Jérôme Millon, 2015.
- URBINA (de), Ricardo Sánchez Ortiz, *Estromatología. Teoría de los niveles fenomenológicos*, Madrid, Brumaria, 2015.